

Entre l'Europe, la Russie et l'Asie : la place de la Tachkent impériale telle qu'elle fut perçue par ses colons tsaristes

Jeff Sahadeo

Traducteur : Vanessa Balci



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1258>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 381-409

ISBN : 978-2-8048-0174-8

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Jeff Sahadeo, « Entre l'Europe, la Russie et l'Asie : la place de la Tachkent impériale telle qu'elle fut perçue par ses colons tsaristes », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 17/18 | 2009, mis en ligne le 26 mai 2010, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1258>

Entre l'Europe, la Russie et l'Asie : la place de la Tachkent impériale telle qu'elle fut perçue par ses colons tsaristes¹

Jeff SAHADEO

Abstract

Tsarist administrators and intellectuals arriving shortly after Tashkent's 1865 conquest created a new "Russian section" to serve as an example of modern urban planning. Russian Tashkent would showcase a nation and empire renovated following the Great Reforms, and demonstrate the Russians' superior qualities in peacefully spreading European ideas to Asian lands. Privileged Tashkent Russians faced scepticism as well as approbation from central Russia, as well as unforeseen challenges from the local population. Poor Russian settlers blurred the boundary between colonizer and colonized and ostensibly sullied the streets of the new colonial city. Tsarist administrators greeted their presence with scorn, as uncomfortable reminders that the Russian nation still had some distance to travel to acquire status as modern and European. Issues of gender, race, class, and religion became intertwined in an atmosphere of growing confusion over fixed ethnic characteristics. In the end, the colonial endeavour complicated instead of solidified Russia's place between Europe and Asia in the minds of Tashkent and central Russians alike.

Keywords : Europe, Asia, Tashkent, Colonialism, Race, Nation, Empire, Civilization, Identity, Reform, Urbanism.

Résumé

Les administrateurs tsaristes et les intellectuels qui arrivèrent peu de temps après la conquête de Tachkent en 1865 s'établirent dans de nouveaux « quartiers russes »

Jeff SAHADEO est professeur associé à l'Institut des études européennes, russes et eurasiennes de l'Université de Carleton, Ottawa. Il est l'auteur de *Russian Colonial Society in Tashkent, 1865-1923* (2007) et de plusieurs articles scientifiques et ouvrages collectifs consacrés aux conséquences de l'expansion impériale russe en Asie centrale (notamment Sahadeo, 2004). Il étudie actuellement les minorités de l'ex-URSS, centrasiatiques et autres, immigrées à Leningrad et Moscou dans les dernières années de la période soviétique. jeff_sahadeo@carleton.ca

¹ Cet article est une version adaptée de Sahadeo, 2004.

censés servir d'exemple d'urbanisme moderne. La Tachkent russe devait être la vitrine d'une nation et d'un empire rénovés après les Grandes réformes et faire la démonstration de la supériorité des Russes dans la diffusion des idées européennes en Asie. Les Russes privilégiés de Tachkent durent faire face à la fois au scepticisme et à l'approbation de la Russie européenne, ainsi qu'aux défis inédits à relever face à la population locale. Les colons russes les plus pauvres estompaient la frontière entre colonisateurs et colonisés et portaient clairement préjudice à la nouvelle ville coloniale. Les administrateurs du tsar les accueillèrent avec mépris car ils leur rappelaient avec un certain malaise combien la Russie avait encore de chemin à parcourir pour s'élever au rang de nation européenne et moderne. L'imbrication des problèmes de race, de genre ou de classe rendait de plus en plus confuse la définition de caractéristiques ethniques strictes. Au lieu de la consolider, l'effort colonial rendit plus confuse la place de la Russie entre Europe et Asie dans l'esprit des Russes de Tachkent aussi bien que dans ceux des Russes de Russie.

Mots-clefs : Europe, Asie, Tachkent, colonialisme, race, nation, civilisation, identité, réforme, urbanisme.

Les rapports et différents écrits de voyageurs, journalistes ou diplomates arrivés à Tachkent peu de temps après sa conquête par les Russes insistent avec emphase sur le caractère exotique de la population locale, avec ses vêtements aussi colorés que les mines sont impassibles, sur l'abondance et la saveur des noix, des fruits et des melons ainsi que sur la chaleur torride des oasis du désert. Les officiels dépêchés sur place pour diriger le développement de la capitale de la nouvelle province du tsar cherchèrent non seulement à rendre l'exotique familier, mais aussi à utiliser Tachkent comme un laboratoire pour la création d'une nation russe moderne. Là, entre les tempêtes de sable et les chameaux revêches, les intellectuels tsaristes, s'inspirant des grandes réformes d'Alexandre II (1818-1881), prévoyaient de réaliser une double mission civilisatrice.

Le premier aspect de celle-ci, à l'instar des efforts européens un peu partout dans les colonies, ambitionnait d'apporter tous les outils du progrès – sciences, urbanisme, éducation, médecine et autres – aux peuples colonisés. Le second aspect, et peut-être le plus important, était de démontrer qu'en diffusant ces outils, les Russes eux-mêmes revendiquaient légitimement leur place au sein de la civilisation européenne. Grâce à cette mission, les Russes espéraient faire oublier leur passé « oriental » et répressif et asseoir leurs caractéristiques nationales fondamentales pour prouver leur statut avancé. En combinant subtilement

des emprunts à leur histoire nationale et certaines idées modernes de progrès, les administrateurs et intellectuels russes de Tachkent voulaient faire passer la Russie devant l'Europe, en la présentant comme la nation la plus avancée d'Occident, capable d'absorber d'autres peuples dans la société civilisée universelle de la fin du XIX^e siècle, ou « Âge de l'Empire ».

La place de la Russie entre l'Est et l'Ouest est au cœur d'un intense débat depuis l'ère de Pierre le Grand (1682-1725)². Mark Bassin et Seymour Becker ont montré que les intellectuels russes du XIX^e siècle voyaient leur position, en apparence marginale, entre Europe et Asie, à la fois comme une source de confusion et comme une chance³. Des orientalistes russes éminents comme I. N. Berezin (1818-1896) et Vasilij V. Grigor'ev (1816-1881) pensaient que les Russes, forts d'un côté de leur héritage européen et d'un autre côté leur tolérance historique envers les peuples d'Asie, étaient à même de devenir les vecteurs de la « civilisation » moderne⁴. L'Asie centrale, conquise au moment même où les grandes réformes libéraient enfin les Russes, joua un rôle crucial dans cette vision⁵. La Russie pourrait enfin être reconnue à l'échelle mondiale pour avoir modernisé les villes et civilisations de la jadis célèbre « Route de la Soie ».

Cependant, la quête d'une nation moderne en Asie centrale déstabilisa plus qu'elle ne renforça l'identité russe. Les intellectuels russes de Tachkent, imprégnés des idées de développement du positivisme européen, réalisèrent que leurs rêves de transférer ces idées en Asie centrale se révélaient bien plus difficiles à mettre en œuvre qu'ils ne l'avaient anticipé. La nation devint une idée particulièrement complexe et controversée, impliquée dans des débats sans fin, non seulement sur la place de la Russie entre l'Europe et l'Asie, mais aussi dans d'autres catégories mouvantes de classe, de race et de sexe. La confrontation entre la population locale d'un côté et les colons slaves pauvres de l'autre força les Russes privilégiés à modifier l'idée de leur propre identité. La peur de la prostitution, du métissage et autres formes d'hybridité exacerbait les angoisses sur la frontière floue entre civilisation et arriération. Puis le rejet par le gouvernement central, dans les années 1880, d'une réforme d'inspiration occidentale accrut davantage les doutes quant à la nature moderne de la nation russe.

² Sur Pierre le Grand et sa vision de la Russie présente et future, voir Riasanovsky, 1985. Sur l'histoire intellectuelle de la place de la Russie entre l'Orient et l'Occident, voir Walicki, 1979.

³ Bassin, 1991, pp. 1-17 ; Becker, 1991, pp. 47-64.

⁴ I. N. Berezin, «Metropolija i kolonii [Métropole et colonie]», *Otechestvennye zapiski*, April, 1858, p. 370, in Becker, pp. 58-62. Sur Grigor'ev voir Veselovskij, 1887.

⁵ Brower, 2003, pp. 17-18.

Les Russes de Tachkent ne furent pas les seuls à voir leur mission nationale partir à vau-l'eau. Antoinette Burton s'accorde avec de nombreux collègues pour dire que les complexités de l'empire minèrent les prémisses d'une nation britannique unifiée et homogène. Les historiens conservateurs de la Grande Bretagne impériale, d'après les écrits des élites métropolitaines du XIX^e siècle, soutiennent encore que l'empire est un référent fixe et stable et qu'il peut encore être mobilisé pour « consolider la nation »⁶. La quête d'empire, d'après ces auteurs, a unifié les citoyens des îles britanniques et leur a offert un puissant facteur d'identification comme peuple colonisateur supérieur. Appliquée au cas des Russes de Tachkent, la thèse développée dans cet article soutient les arguments de Burton, qui pense que l'empire a plutôt fragmenté les concepts unificateurs de la nation et intensifié les divisions de race, de classe, de sexe et de culture, et que cette fragmentation a eu des effets profonds dans la périphérie russe⁷. Cette thèse contribue ainsi au débat sur le lien entre nation et empire à travers l'espace impérial. Ses résultats rendent encore plus complexe l'idée de Franz Fanon qui veut que l'« observation de l'Autre » serve à fixer les identités nationales⁸. Même Stuart Hall, qui a avancé que les identités de groupe telles que la nation ne sont en fin de compte que des efforts insuffisants pour garantir que « le monde ne s'effondre pas aussi vite qu'il n'y paraît », voit dans l'analyse de Fanon un lien efficace entre la formation du « eux » et du « nous »⁹. Les Russes de Tachkent ont très tôt découvert que les multiples formes de ce « eux » qui se chevauchent nuisent à la définition d'une nation stable.

Une nouvelle Russie à la périphérie

Le dynamisme du centre motiva la conquête de l'Asie centrale dans les années 1860. La défaite humiliante subie par les Russes dans la guerre de Crimée de 1854-1856 ralentit la lente pénétration du Sud à partir de la steppe kazakhe vers les khanats de Kokand et Khiva et vers l'émirat de Boukhara¹⁰. Les ministres et bureaucrates employaient leur énergie dans des questions internes et des débats avec les réformistes pour rénover la Russie au niveau européen¹¹. Les succès initiaux des grandes réformes furent célébrés à Saint-Petersbourg

⁶ Burton, 1997, p. 229.

⁷ Voir aussi Stoler, 1997, pp. 198-237.

⁸ Fanon, 1952.

⁹ Hall, 1989, p. 15.

¹⁰ Geyer, 1987.

¹¹ Lincoln, 1982.

et enhardirent les généraux russes postés sur la frontière vers l'Asie centrale qui, désobéissant aux ordres, poussèrent vers le Sud pour conquérir en 1864 la cité-oasis de Turkestan¹².

Témoin de ces succès, le ministre de la guerre, Dmitrij A. Miljutin (1816-1912), estima que la conquête et l'administration de l'Asie centrale pourraient compenser l'embarras de la défaite en Crimée¹³. Il reçut le soutien du ministre des Affaires étrangères, Aleksandr M. Gorchakov (1798-1883), qui avait déjà auparavant prévenu que l'avancée russe vers les frontières de l'Inde porterait préjudice aux relations diplomatiques avec la Grande-Bretagne. Gorchakov fut captivé par la possibilité d'utiliser l'Asie centrale comme une vitrine de la nation et de l'Empire russes en pleine modernisation. Le ministre des Affaires étrangères fit part de ses convictions dans un mémorandum adressé aux capitales européennes, daté de novembre 1864, au moment où les troupes tsaristes mettaient la main sur Tachkent, le centre économique et politique de la région. Convaincu que « la position de la Russie en Asie centrale était comparable à celle de tous les États civilisés qui entrent en contact avec des populations nomades mi-sauvages, privées d'organisation sociale fixe », à savoir « les États-Unis en Amérique, la France en Algérie, les Pays-Bas dans leurs colonies, l'Angleterre en Inde », Gorchakov motivait ainsi les avancées russes dans la région non par un désir d'expansion de l'empire, mais par le besoin impérieux de diffuser la civilisation européenne. Il affirmait que « civiliser ses [...] voisins sur le continent asiatique avait été assigné à la Russie comme une mission spéciale »¹⁴. En juin 1865, le Général Mikhaïl G. Chernjaev (1828-1898) conquiert Tachkent et n'eut à déplorer la perte que de 19 soldats dans cette victoire, qualifiée par le tsar Alexandre II et ce, en l'absence d'ordre d'attaque officiel, d'« affaire glorieuse »¹⁵.

L'enthousiasme officiel pour l'expansion en Asie centrale, bien qu'il ne fût pas partagé par tous, eut pour résultat la création de la nouvelle province russe du Turkestan. Inspirés par la rhétorique élevée du mémorandum de Gorchakov, les administrateurs, intellectuels et autres acteurs russes, emmenés par le général-gouverneur Konstantin P. von Kaufman (1818-1881), s'employèrent à

¹² Sur le rôle des généraux postés sur la frontière, voir MacKenzie, 1969.

¹³ Une telle tactique fut considérée comme particulièrement efficace étant donné l'obsession britannique pour la protection de l'Inde. Voir McLean, 1958. Sur la réaction d'Alexandre II, qui aimait la gloire militaire, voir Rieber (ed.), 1966, p. 23.

¹⁴ Cracraft, 1994, p. 410.

¹⁵ MacKenzie, 1987, p. 60.

réaliser la « mission spéciale » de la nation russe dans la région. Avant son départ en 1867, Kaufman demanda leurs surplus de livres à la Bibliothèque publique impériale, à la Société russe impériale de géographie et à d'autres organisations de Saint-Pétersbourg. Comme d'autres administrateurs européens de colonies avant lui, il comprenait le lien nécessaire entre les recueils occidentaux du savoir et l'exercice de la puissance impériale ainsi que l'expression de la civilisation occidentale¹⁶.

Dès la fin des premières campagnes militaires, Kaufman accorda beaucoup d'attention aux quartiers à l'est de la Tachkent de l'époque, où il envisageait d'ériger une capitale d'empire digne de la « nouvelle civilisation »¹⁷. Il en fit bannir les maisons locales de type « sarte » et toute construction en pisé, et ce, malgré l'efficacité reconnue de ce matériau contre la chaleur estivale. Un Comité pour la ville ordonna l'introduction des « styles russes de construction » et approuva les plans de l'ingénieur militaire A. V. Makarov pour le développement de cette soi-disant « section russe » ou « quartier européen » de Tachkent¹⁸. Comme je l'ai déjà décrit en détails ailleurs, Makarov s'efforça de satisfaire les désirs des administrateurs pour ériger un « Petit Saint-Pétersbourg »¹⁹. Tout comme la cité modèle de Pierre le Grand, la Tachkent russe projetait de développer une nouvelle conception de l'urbanisme. De larges boulevards, rappelant la perspective Nevskij, rapprocheraient la Tachkent russe non seulement de Saint-Pétersbourg, mais aussi du Paris de Napoléon III d'après 1848, tel qu'il fut redessiné par le baron Georges-Eugène Haussmann (1809-1891)²⁰. De larges voies, comme à Paris, bordées de rangées d'arbres, viendraient contraster avec les ruelles étroites et tortueuses de la vieille Tachkent asiatique, jugée suffocante et insalubre. Parallèlement, ces larges voies permettaient un meilleur contrôle de la ville, favorisant les mouvements et le déplacement rapide de la police et des troupes des faubourgs vers le centre. Et, en effet, le baron Haussmann avait consciemment planifié, et ce d'après les lignes de rupture de 1848, de répondre aux besoins de la police pour intervenir en cas de rébellion²¹. En 1872, un article de la revue pétersbourgeoise populaire *Vsemirnaja illjustracija* [Illustration universelle] affirmait que :

¹⁶ Cohn, 1996.

¹⁷ Kaufman, 1885, p. 6.

¹⁸ CGA RUZ, f. I-36, op. 1, d. 469, l. 11ob.

¹⁹ Burjakov, 1971, pp. 57-58. Pour de plus amples détails sur la construction de la Tachkent russe voir Sahadeo, 2007, ch. 1.

²⁰ Sur le Paris haussmannien voir Jordan, 2004.

²¹ Chabrov, 1960, p. 226 ; voir aussi Nil'sen et Zijaev, 1981, pp. 37-38.

«Depuis six ans, une vaste cité entièrement russe se développe et soutient la comparaison avec d'autres grandes villes de pouvoir. De larges avenues droites et longues sont ornées en leurs flancs par d'épais peupliers, poussant à vue d'œil [...] Une grande et splendide cité sortie de terre à la surprise de nos nouveaux citoyens»²².

En 1876, le général-gouverneur Kaufman annonçait à la Une de l'hebdomadaire régional *Turkestanskije vedomosti* [Bulletins turkestanais] le développement triomphal de la Tachkent russe, installée dans une province riche et fertile, à l'avenir sans limite²³.

L'enthousiasme pour l'essor initial de la Tachkent russe conduisit à spéculer sur son potentiel de cité avant-gardiste de la nation et de l'empire. En 1868, Mikhaïl A. Terent'ev, un jeune officier qui allait passer la majeure partie de sa carrière au Turkestan, écrivait dans la gazette militaire officielle *Russkij Invalid* [Invalide russe] que la rapide implantation d'une société civilisée à Tachkent témoignait du renouveau de la nation russe. Il soulignait les efforts pour l'essor de la presse, la construction d'un musée et d'un observatoire météorologique²⁴. En 1869, le quotidien officiel de Saint-Pétersbourg *Russkije vedomosti* [Bulletins russes] retraça l'inauguration, dans la ville russe de Tachkent, d'une assemblée populaire accueillant en son sein tous les membres de la société russe, à la différence des assemblées de Russie centrale sclérosées par les catégories de classe. Celle de Tachkent favorisait «l'échange d'idées, sans distinction de sexe, de statut ou de rang»²⁵. Ce nouvel égalitarisme, émergent à la frontière, fit son chemin à travers la Russie centrale.

La promotion de cette nouvelle civilisation à la frontière russe occupa longtemps Nikolaj A. Maev (1835-1896), l'éditeur du journal *Turkestanskije vedomosti*. Maev personnifie à bien des égards ces intellectuels russes qui avaient accepté un poste administratif au Turkestan. Il avait débuté sa carrière comme militaire, servant sur le front en Crimée pendant la défaite russe. Retraité de l'armée dans les années 1860, Maev entra à l'Université de Saint-Pétersbourg, dont il sortit diplômé de la faculté de physique et mathématiques²⁶. Comme des centaines d'autres en Russie impériale, il avait étudié des sujets aussi différents que l'ingénierie et les langues orientales et il affirmait déjà ses propres

²² Karazin, 1872, p. 46.

²³ «Rost g. Tashkenta [La croissance de Tachkent]», *Turkestanskije vedomosti* (TV), 1876, n° 3.

²⁴ *Russkij Invalid*, 1868, n° 119.

²⁵ *Russkije vedomosti*, 1869, n° 38.

²⁶ Lunin, 1974, p. 223.

idées quant aux objectifs de la politique impériale à Tachkent dans le numéro inaugural des *Turkestanskije vedomosti* :

« Permettre à chacun d'achever un énorme travail : introduire un ordre civil, la civilisation et la sécurité totale de la population dans une région qui fut si longtemps sous le joug du despotisme musulman et asiatique. Une des tâches non moins importante [...] est de montrer [au Turkestan] son importance pour la Russie »²⁷.

Le potentiel avant-gardiste de la nouvelle province pour la nation tout entière était évident dans l'optique de la section russe de Tachkent où les citoyens, émancipés des traditions étriquées, vivaient « bien et libres »²⁸. Chaque nouvel arrivant apportait un savoir-faire et des compétences nouvelles pour contribuer au développement d'une société résolument moderne. L'empire offrit aussi des occasions à la Russie de définir sa place au sein des nations européennes. Dans l'article « Notre situation en Asie centrale », publié à Saint-Pétersbourg et Tachkent en 1872, Maev affirmait que la Russie et l'Angleterre étaient les « deux grandes nations » qui contrôlaient le destin de l'Asie. Or, la rébellion indienne réprimée de 1857 avait confirmé l'échec de la Grande-Bretagne à répandre la civilisation de manière pacifique. Maev n'en était pas surpris et nota à ce sujet que « la race anglaise ne se distingue pas par son caractère doux et conciliant »²⁹. Sa grande expérience des peuples étrangers avait mené la Russie, en tant qu'empire, à procéder différemment. La tolérance et la compréhension guidaient les administrateurs tsaristes pour éviter toute confrontation directe avec le mode de vie, la culture et la société de ses populations sujettes³⁰. À Tachkent, une nouvelle cité modèle et une nouvelle société pousseraient naturellement et pacifiquement les musulmans à reconnaître la « supériorité de la civilisation [russe] »³¹. Maev mettait l'accent sur les caractéristiques nationales qui rangeaient la Russie au-dessus de l'autre grande puissance impériale du XIX^e siècle, les États-Unis. Une longue tradition étatique permettait ainsi à la Russie de ne pas succomber à l'individualisme, à l'anarchie, à la corruption. « Nous ne sommes pas Américains » concluait-il³². Les Russes, plus mesurés

²⁷ « Zametki : Obshchestvennaja zhizn' v Tashkente [Observations : la vie sociale à Tachkent] », *TV*, 1870, n° 1.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ Maev, 1872, p. 436.

³⁰ Maev faisait référence de façon indirecte à la politique du « mépris » [*ignorirovanie*] instituée par K.P. von Kaufman. Cette politique permettait aux pratiques éducatives et légales musulmanes de rester inchangées. Mais elle n'empêchait pas Kaufman d'interférer dans des sphères de la vie des musulmans qu'il jugeait « politiques ». Sur cette politique, voir Brower, 2003, pp. 33-43.

³¹ Maev, 1872, pp. 439-440.

³² *Ibidem*.

et prudents, n'iraient pas prospecter et exploiter des terres et des forces de travail de façon sauvage. Maev proposait un modèle de « tutelle administrative », où l'État, sur le conseil d'experts, régulerait le capital privé pour exploiter de façon rationnelle et effective les ressources naturelles de la région, pour construire une province prospère et puissante.

Les héritages passés d'un grand État et d'une longue interaction avec d'autres peuples « asiatiques » emplissaient la rhétorique des Russes de Tachkent, proclamant la supériorité russe sur les autres constructeurs d'empires. Intellectuels et administrateurs notèrent également l'importance de la région conquise, qui fut en d'autres temps, essentiellement sous le règne de Tamerlan (1336-1405), un centre mondial de pouvoir et de savoir. Maev croyait en la capacité des Russes à servir d'intermédiaires entre les peuples, en assimilant ce qui, dans la culture locale, avait jadis favorisé de grandes découvertes scientifiques et des chefs d'œuvre littéraires. Il avait même émis l'hypothèse d'une possible « convergence », même si, dans ce cas, les Russes restaient « de manière ferme et inflexible » attachés à leurs « caractéristiques nationales »³³. Maev et ses collègues évitaient l'emploi du terme de « race » [*rasa*] pour l'appliquer aux Russes, comme ils le faisaient pour les Britanniques, peut-être dans la perspective d'employer le potentiel de la marginalité russe, entre Europe et Asie, pour se définir comme des citoyens et civilisateurs du monde.

Certains emprunts à la société centrasiatique gagnèrent une grande notoriété dans la presse russe. Ainsi, la plus importante institution culturelle de la Tachkent russe, la Société caritative du Turkestan, recevait une partie de ses revenus du système musulman de propriété, les *waqf*³⁴. En 1872, le gouverneur militaire, Nikolaj N. Golovachev, frappa d'expropriation un *waqf* dont les bénéficiaires avaient pris possession de manière « illégale » et canalisait les impôts des résidents vers la Société caritative³⁵. *Turkestanskije vedomosti* avait accueilli cette convergence culturelle comme un succès qui soulignait la nature innovante de la société éduquée à la russe, ainsi que l'aide offerte aux pauvres (russes)³⁶. Les intellectuels russes exaltaient également les vertus du *plov*, le plat centrasiatique traditionnel comprenant du mouton, du riz et des légumes,

³³ *Ibidem*, p. 440.

³⁴ Les fondations *waqf* dans les sociétés musulmanes sont des sortes de holdings fonciers rattachées à des institutions de charité ou d'enseignement, qui reçoivent un financement par l'impôt de la part de résidents de la propriété pour financer leurs activités. Les autorités impériales ont permis aux fondations *waqf* de continuer à fonctionner sous leur administration.

³⁵ CGA RUZ, f. I-1, op. 27, d. 774, l. 1.

³⁶ Voir « Vakf v Tashkente [*Waqf* à Tachkent] », *TV*, 1884, n° 32 ; et « Turkestanskoe blagotvoritel'noe obshchestvo v 1903 godu [Société caritative du Turkestan en 1903] », *TV*, 1904, n° 51.

consistant et propice aux longs voyages, qui devint l'aliment de base des chasseurs russes. Les soldats et officiers du Turkestan insistèrent auprès de l'armée tsariste pour que l'ordinaire fût remplacé par du *plov*³⁷. De tels « emprunts », d'après l'historien russe local A. I. Dobrosmyslov, soulignaient l'ingéniosité des Russes de Tachkent. Ils étaient un exemple à la fois pour les Russes et les Européens de la périphérie et de la métropole³⁸.

Cependant, les adaptations de la culture locale apparurent davantage comme des constructions des orientalistes, que comme le résultat d'un processus d'hybridation culturelle profondément ancré. Le discours « eurasianiste » qui avait cours en Russie centrale parmi un grand nombre d'érudits et qui faisait des Russes la fusion parfaite de l'Orient avec l'Occident, n'eut aucune résonance à Tachkent³⁹. Maev et d'autres finalement utilisèrent l'empire pour démontrer ce que beaucoup contestaient encore : l'appartenance des Russes à la grande famille européenne des nations. Leur hésitation quant au terme de « race » a pu résulter de certaines angoisses quant aux hiérarchies raciales émergeant en Occident et qui plaçaient souvent les Slaves entre les « Américano-Européens » et les Asiatiques⁴⁰. Les articles reliant la Russie à l'Europe proliféraient dans *Turkestanskije vedomosti*, que Maev, fidèle aux instructions du général-gouverneur Kaufman, utilisait comme un forum d'échange pour intellectuels⁴¹. Les auteurs, grâce parfois à des amis en métropole, suivaient de près la presse européenne et surtout britannique pour trouver des points de comparaison entre les entreprises impériales et, plus important encore, y voir des témoignages de leur propre mission. Ainsi, un article du *Daily Telegraph* reproduit dans *Turkestanskije vedomosti* titrait « les Russes ont apporté ordre, là où auparavant régnaient caprices et despotisme »⁴². Les autorités médicales singeaient leurs collègues européens en postulant que les effets du climat sub-tropical sur les Russes démontraient leur européenité. Le médecin P. V. Putilov affirmait ainsi que l'organisme russe était inadapté à la vie en milieu désertique. Les Russes, qui avaient toujours vécu dans des plaines froides et boisées avaient tendance à « fondre » au soleil. Leur nature « nordique » contribuait donc à leur « faiblesse en terme d'acclimatation »⁴³.

³⁷ *Russkij Turkestan* [Turkestan russe], 1904, n° 25.

³⁸ Dobrosmyslov, 1912, p. 80.

³⁹ Au sujet des eurasianistes et asianistes, voir Schimmelpennick Van Der Oye, 2001, pp. 43-51.

⁴⁰ Voir, par exemple, « Types and Development of Man » de l'Exposition Universelle de 1904 in Buel (ed.), 1904.

⁴¹ Au sujet des *Turkestanskije vedomosti*, voir Sahadeo, 2007, pp. 40-42.

⁴² *TV*, 1872, n° 22.

⁴³ Putilov, 1888.

S'inspirant de l'exemple de l'Inde britannique, les officiels tsaristes construisirent une station de montagne pour échapper aux ravages du climat centrasiatique⁴⁴. La vallée montagneuse de Chimgan, située à 1 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, fut aménagée pour accueillir les officiers de haut rang et les administrateurs, ainsi que les militaires en convalescence à partir des années 1880. En 1891, *Turkestanские ведомости* fit campagne pour que la station devienne accessible à tous les Russes ethniques qui avaient besoin d'échapper à la chaleur ardente et à l'environnement étranger pour ne pas sombrer dans la dégradation physique et culturelle⁴⁵. Un contact excessif avec la population locale menaçait les Russes – les pauvres surtout, moins vigilants que d'autres groupes dans la conservation des caractéristiques nationales – d'une acculturation et d'une fusion avec les Centrasiatiques, qui, à terme, mettaient en danger la pureté et l'européanité de la communauté coloniale.

Utopie ou dystopie ?

À la confiance des premiers temps de la conquête succéda l'inquiétude quant aux résultats de la mission russe en Asie centrale. Alors que nombreux étaient ceux qui louaient l'édification de la Tachkent russe, l'artiste Vasilij V. Vereshchagin (1842-1904) la décrivait comme «une ville extrêmement sale et ennuyeuse, totalement impropre à l'établissement d'une population européenne»⁴⁶. Des histoires sordides de la face cachée de l'administration impériale au Turkestan, mêlant corruption et mauvaise gestion, arrivèrent aux oreilles du célèbre satiriste russe Mikhail E. Saltykov-Shchedrin (1826-1889)⁴⁷, qui partageait l'opinion que l'avenir russe se jouait à la périphérie de l'empire. Il n'y voyait pas l'essor du savoir et des libertés, mais la corruption et la répression. Désireux de s'inviter dans le débat sur l'avenir de l'empire, l'auteur transposa à Tachkent ses dernières critiques sur la société russe de la mythique «Cité des Idiots»⁴⁸. Saltykov-Shchedrin utilisait des images des nouvelles possessions pour condamner les anciens travers – l'autocratie tsariste et militaire, qui courait après les conquêtes au lieu de viser un partage du savoir

⁴⁴ Sur les stations de montagne en Inde, voir Kennedy, 1996.

⁴⁵ *TV*, 1891, n° 37.

⁴⁶ *St. Petersburgskie vedomosti*, 1868, n° 16.

⁴⁷ M. E. Saltykov-Shchedrine fut une personnalité centrale du milieu politique radical au milieu du XIX^e siècle. Sa popularité rejaillit sur sa revue *Otechestvennye zapiski*, l'une des plus populaires de l'époque tsariste. Voir Bushmin, 1959.

⁴⁸ Makashin, 1984, p. 447.

pour le bien des populations – et les nouveaux travers – comme le capitalisme, ce cancer de l'Occident qui privilégie les profits aux dépens de la morale.

Son article de 1869, « Qui sont les Tachkentois ? » réfutait la justification de la conquête par la participation russe à la grande « mission civilisatrice » européenne. Les Russes de Tachkent, disait Saltykov-Shchedrin, ont rarement été de bons « éducateurs » pour la population locale, fuyant les sciences, le savoir et autres marques du progrès européen et préférant enseigner aux Centrasiatiques la pratique de l'extorsion, de la corruption, du vice et de la cupidité. Un mot résume parfaitement l'attitude du civilisateur russe : « *zhrat'!* » (se remplir la panse)⁴⁹.

Le diplomate américain Eugène Schuyler (1840-1890) accusa Tachkent de porter préjudice à la Russie tout entière. Son rapport de mission à travers l'Asie centrale en 1873, réalisé pour le compte du Département d'État et publié en 1877, vilipende la population russe de Tachkent. Schuyler, comme l'avait fait avant lui Saltykov-Shchedrin, qualifiait ainsi la société locale : « morne et abattue ; au lieu d'encourager le progrès, leurs travaux scientifiques et littéraires découragent ou du moins n'encouragent en rien [...] La patrie est loin, l'opinion publique au mieux indulgente ou silencieuse, et beaucoup se permettent des libertés de conduite qu'ils n'auraient imaginées possible nulle part ailleurs »⁵⁰.

À bien des égards, les paroles du diplomate américain dressent la carte des stéréotypes américains de l'Occident sur Tachkent : son point de comparaison se situe à Denver. Parallèlement, les impressions inspirées à Schuyler par la nouvelle possession tsariste trahissent ses stéréotypes sur les Russes, pour qui « l'amour des patates et du chou » surpasse tout désir d'expérimentation d'une cuisine exotique, et dont les institutions sociales restent arriérées. Au sujet de l'Assemblée populaire, louée par Terent'ev, Schuyler écrivait :

« Bien sûr, il existe un club, stupide et qui n'a rien d'un club, comme tous les clubs russes. Chaque jour, on peut y prendre un mauvais repas »⁵¹.

Les critiques de Saltykov-Shchedrin et Schuyler ont attiré l'attention de la métropole vers Tachkent, mais non pas de la façon dont Kaufman, Maev ou d'autres officiels tsaristes locaux l'avaient envisagé. Bien que Saltykov-Shchedrin, qui n'avait jamais visité la ville, insistât sur le fait que l'on retrouvait « les Messieurs les Tachkentois » [*Gospoda Tashkency*] un peu partout dans l'empire,

⁴⁹ Saltykov-Shchedrin, 1869.

⁵⁰ Schuyler, 1877, vol. 1, p. 83.

⁵¹ *Ibidem*, p. 79.

les esprits, aussi bien en métropole qu'en périphérie, eurent vite fait d'associer les nouvelles possessions tsaristes avec ce genre d'administrateurs locaux vénaux, tels que l'auteur les décrit⁵². Le rapport de Schuyler, et tout particulièrement ses accusations sur le détournement d'une part conséquente du trésor central vers le Turkestan, suscitèrent une vive polémique dans la presse centrale⁵³. Au même moment, à Tachkent, les difficultés de l'aventure coloniale et l'ambivalence des élites russes elles-mêmes vis-à-vis de certaines composantes de la « civilisation » compliquèrent davantage les efforts pour un progrès harmonieux de la société et alimentèrent les doutes sur la définition mais aussi sur la composition à donner à cette nouvelle nation russe moderne.

La société coloniale, la nation russe et la civilisation moderne

Un article de *Turkestanskije vedomosti* paru en 1882 implorait les Russes de Tachkent de retrouver un sens d'européanité et de civilisation perdu depuis la conquête. L'auteur, « I. D. », prenait pour exemple le peu de cas que les Russes faisaient de leurs cimetières. Les Centrasiatiques, clamait l'auteur, exploitaient la négligence russe « pour voler les croix de bois et de métal afin de fabriquer des outils domestiques. Ils y amenaient leurs animaux comme à la pâture et utilisaient l'endroit pour leurs besoins naturels »⁵⁴. Cependant, la population locale ne pouvait être blâmée pour de telles transgressions, mais c'était bien « nous, Russes de Tachkent, [qui] menons les choses au mépris des autres peuples et, surtout, au mépris de la morale chrétienne »⁵⁵. L'apathie, et non l'énergie, caractérisait le colon russe et le plaçait en deçà et non au-dessus d'autres peuples civilisés.

La référence de l'auteur à la religion mettait en évidence une composante de l'identité locale à la fois centrale et ambiguë. L'orthodoxie chrétienne jouait un rôle non négligeable dans la société russe de Tachkent comme première source de différenciation par rapport à une population locale très majoritairement musulmane. Les leaders orthodoxes ouvraient la marche lors des parades annuelles célébrant la conquête qui, à l'époque, constituaient la cérémonie publique la plus importante à Tachkent. Dans un article de 1875 publié dans *Vestnik Evropy*, Terent'ev louait le rôle crucial dévolu aux Russes de Tachkent pour diriger la province en se fondant sur le « cosmopolitisme chrétien », dans

⁵² Sur la relation entre Saltykov-Shchedrin et Tachkent, voir Gorshenina et Rapin, 2004.

⁵³ Sur ce débat, voir MacKenzie, 1987, pp. 108-116.

⁵⁴ *TV*, 1882, n° 29.

⁵⁵ *Ibidem*.

lequel il voyait une conjonction de morale chrétienne et de modernité européenne. Les Russes réalisaient un projet vital pour l'empire et pour le monde européen, parce que «notre cosmopolitisme chrétien est notre force, notre gloire, notre avenir»⁵⁶.

Cependant, l'incapacité de Terent'ev à élargir sa rhétorique reflète l'attitude fluctuante des intellectuels russes vis-à-vis de la religion. Terent'ev dissimulait tout particulièrement les divergences entre l'orthodoxie et les autres confessions chrétiennes, révélant à demi-mot un malaise assez généralisé dans l'intelligentsia qui jugeait la branche orthodoxe comme «arriérée», porteuse de traditions pré-modernes qui faisaient écran au progrès intellectuel de la société russe⁵⁷. Les administrateurs tsaristes du Turkestan considéraient que leur mission était séculière. En 1867, la mise au ban par le général-gouverneur Kaufman des missionnaires chrétiens se prolongea durant toute l'époque impériale, alors même que des activités similaires proliféraient partout ailleurs dans les colonies européennes. L'épiscopat du Turkestan demeura isolé à Verny, et n'apparut à Tachkent qu'en de rares occasions officielles. La religion compliquait la place de la Russie dans un monde impérial moderne.

L'alcool fut un autre grand marqueur de différenciation entre Russes et Centraasiatiques, et un autre symbole embarrassant d'une certaine arriération nationale. Les administrateurs russes de Tachkent employèrent beaucoup d'énergie à tenter de maîtriser sa consommation. En 1868, dans les rations militaires, les inspecteurs médicaux remplacèrent le vin et la vodka par du thé. La police attira l'attention de la presse sur ce thème, mais son succès fut mitigé⁵⁸. Beaucoup des premières usines de la Tachkent russe produisaient bières, vins et spiritueux. Le bazar de Voskresenskij, le plus grand de la ville russe, devint tristement célèbre sous le nom de «bazar des ivrognes» en raison du grand nombre de soldats éméchés qui y traînaient. L'auteur d'un article paru dans *Turkestanskije vedomosti* écrivait à ce sujet :

«On peut difficilement contrôler sa colère à l'idée que pour [les Russes] on dénombre dans la région douze distilleries de vin et de vodka, onze brasseries, sept entreprises vinicoles et des centaines de tavernes et autres établissements de boissons alcoolisées, alors qu'il n'existe pas une seule librairie»⁵⁹.

⁵⁶ Terent'ev, 1875, p. 529.

⁵⁷ Voir Engelstein, 2001.

⁵⁸ N. P. Ostroumov affirmait que les officiers achetaient l'alcool avec l'argent de l'État à des revendeurs militaires, qui ne souhaitaient pas priver leurs troupes d'alcool en temps de guerre. Ostroumov, 1889, p. 18. Au sujet des réactions en métropole, voir *Moskovskie vedomosti* [Bulletins de Moscou], 1876, n° 99.

⁵⁹ *TV*, 1883, n° 48.

L'alcool continua de préoccuper les autorités russes et les intellectuels tant sa consommation augmentait, surtout parmi les Russes les plus pauvres. Une lente migration vers la capitale du Turkestan augmenta considérablement dans les années 1880. Des milliers de colons, débarqués des quatre coins de l'empire, attirés par le développement économique, vinrent alimenter le commerce du coton⁶⁰. Ne pouvant s'offrir un logement correct dans le centre de la ville russe, ils s'entassaient dans ses faubourgs poussiéreux et sous-développés. Une commission municipale en 1883 rapportait « des amas monstrueux d'immondices et de débris » dans les nouvelles banlieues, dont les habitants passaient la majeure partie du temps dans les bars⁶¹. Ces ivrognes offraient un triste spectacle aux Centrasiatiques venus voir la « face sordide » de la civilisation russe et faire commerce auprès des nouveaux arrivants⁶². Le comportement des Russes pauvres ridiculisait les vertus de la civilisation ostensiblement mise en avant par le colonisateur.

N. A. Maev considérait l'arrivée de ces colons sales et imbibés d'alcool comme un défi. Une fois surmonté, il apporterait gloire à la Tachkent russe et montrerait la voie à la nation tout entière. Dans un article de 1884 paru dans *Turkestanskije vedomosti*, Maev écrivait que :

« [...] la croissance de Tachkent a favorisé l'essor d'un prolétariat, mal nécessaire de toutes les sociétés européennes, face sombre et cachée de notre civilisation. Il sera plus facile de combattre ce mal ici et maintenant, avant qu'il ne s'enracine »⁶³.

Il couvrit d'éloges la présidente de la Société caritative du Turkestan, épouse du général-gouverneur O. I. von Rozenbakh, qui vint en aide aux jeunes Russes désespérés, affamés et de plus en plus nombreux à survivre aux abords de la Tachkent russe. Le commerçant N. I. Ivanov avait ouvert la première soupe populaire dans le réfectoire et l'asile de Tachkent, montrant par cet exemple la solidarité de « toute la société tachkentoise ». De tels efforts collectifs permettaient à Tachkent de réaliser « l'élimination du prolétariat, ce mal corrodant les strates les plus défavorisées de la société européenne »⁶⁴.

Pour atteindre cet objectif, Maev suggérait que les Russes de Tachkent privilégiés devaient « accorder plus d'attention à leurs frères, que beaucoup regardent trop de haut avec aversion et mépris ».

⁶⁰ Rozhkova, 1963, pp. 164-167.

⁶¹ CGA RUZ, f. I-1, op. 17, d. 96a, ll. 117-119.

⁶² Fedorov, 1913, p. 38.

⁶³ Maev, 1884.

⁶⁴ *Ibidem*.

Paradoxalement, alors qu'il implorait son lectorat de faire preuve d'empathie à l'égard des basses classes, Maev utilisait ces dernières comme repoussoir pour contraster ses propos sur la civilisation et l'arriération. À la fin de son article de *Turkestanskije vedomosti*, l'éditeur avait établi une distinction stricte entre les « pauvres moraux » et le prolétariat. Ce dernier, sale, vêtu de haillons, imbibé d'alcool était composé de « renégats » qui menaçaient de détruire « la société intelligente »⁶⁵.

Nikolaj N. Karazin (1842-1908), écrivain et artiste qui fit principalement carrière au Turkestan, craignait aussi que les colons pauvres ne vinsent dégrader l'image de la nation civilisée et privilégiée que la Russie tentait de rendre effective par l'expérience coloniale. Dans un article écrit pour la revue *Zhivopisnaja Rossija* [Images de la Russie], publiée à Saint-Pétersbourg dans les années 1880, Karazin condamnait les migrants récemment débarqués pour « leur mollesse et leur manque de culture »⁶⁶. Leur présence ternissait les succès du grand projet impérial russe, qui avait libéré la région de l'oppression des khans et émirs, et prouvé le potentiel de la *Pax Rossica*. Les fonctionnaires tsaristes utilisaient l'administration, plutôt que la compréhension et l'assistanat, pour bannir le prolétariat de la ville russe, ordonnant l'expulsion des usines vers les faubourgs et suscitant un décret du tsar Alexandre III (1845-1894) qui, en 1886, ne permet plus aux colons russes de s'établir que dans des zones rurales. Néanmoins, les employeurs, russes aussi bien que centrasiatiques, préférant la force de travail slave, favorisèrent encore longtemps une migration clandestine vers la ville de Tachkent, réduisant à néant le rêve de Maev d'une cité sans prolétariat.

L'emploi des migrants russes par des entrepreneurs centrasiatiques (ou « Sartès-koulaks » selon l'expression de Karazin) renforça l'appréhension du capitalisme chez les Russes qui avait motivé en partie ce rêve de Maev. L'origine de la peur russe du « prolétariat » comme force étrangère et dangereuse remonte à 1848, quand le Tsar Nicolas I^{er} fut convaincu que l'absence de travailleurs urbains avait épargné à la Russie la déferlante révolutionnaire qui avait balayé l'Europe cette année-là⁶⁷. Ces craintes persistèrent jusqu'à la fin du XIX^e siècle, quand les Russes réformistes reconnurent les villes occidentales et leurs industries comme des composantes de la civilisation moderne. Ces craintes ne s'arrêtaient pas au seul conflit de classes, mais provenaient de la profonde ambivalence du capitalisme pour les Russes, valeur marginale à

⁶⁵ *Ibidem*.

⁶⁶ Karazin, 1885, p. 150.

⁶⁷ Voir Zelnik, 1971.

laquelle ils n'aspiraient pas forcément. La condamnation du capitalisme par Saltykov-Shchedrin comme immoral et étranger reflète bien cette tendance. Thomas Owen a montré que la réussite sociale et économique de non-Russes à travers l'empire à la fin du XIX^e siècle a renforcé l'idée que le capitalisme était, pour le meilleur et pour le pire, incompatible avec la Russie, qu'elle fût traditionnelle ou moderne⁶⁸. La richesse et le statut grandissants de commerçants centrasiatiques suscitaient des inquiétudes quant à la capacité des Russes à supporter la concurrence, même dans ce cadre urbain et moderne qu'ils avaient créé.

La mollesse russe face à l'esprit d'entreprise de la population locale devint un trope populaire, bien avant que Karazin, dans son article, inversât le mythe colonial du « natif paresseux »⁶⁹. Un article de 1870 paru dans *Turkestanskie vedomosti* précisait que les Centrasiatiques, témoignant de la rapide construction de la ville russe, « remarquaient avec amusement qu'ils ne s'attendaient pas à tant de dynamisme de la part de Russes »⁷⁰. N. A. Maev écrivit, après sa retraite, que l'énergie initiale déployée par les Russes de Tachkent eut le temps de s'évaporer pendant la durée de son séjour dans la ville. Il en était désormais convaincu, les Russes avaient une profonde aversion non seulement pour le profit, mais pour l'entreprise et le travail en général. Dans le journal littéraire de Saint-Petersbourg *Niva*, Maev jugeait qu'« un Russe est incapable de faire bon usage de son propre travail ». Par conséquent, « les Russes ont toujours été exploités par d'autres nationalités, d'abord les Varègues puis les Tatars, les Allemands, les Juifs, les Arméniens et les Sartes ». Enthousiaste au début quant au potentiel de la mission coloniale russe, Maev abandonnait toute initiative. Les colonisés exploitaient désormais le colonisateur. Ce renversement avait été favorisé par le caractère national russe « paresseux et négligeant de nature »⁷¹.

La condamnation du caractère russe révélait souvent une grande frustration parmi les intellectuels et administrateurs russes, qui avaient espéré à travers l'aventure coloniale développer des qualités nationales propres à identifier la Russie comme membre à part entière de l'Europe « civilisée ». Dans les années 1880, les Russes semblaient être le « maillon faible » de l'Occident plutôt que son avenir. L'image de plus en plus récurrente des basses classes russes d'origine

⁶⁸ Owen, 1995, pp. 8-9, 116-119.

⁶⁹ Voir Alatas, 1977.

⁷⁰ *TV*, 1870, n° 15.

⁷¹ Maev, 1894, p. 136.

rurale, le *narod*, non seulement paresseuses mais aussi victimes des entrepreneurs centrasiatiques, anéantit la croyance en la capacité des Russes à contrôler la nature des relations interethniques. Les auteurs de *Turkestanskie vedomosti* décrièrent l'échange culturel de substances toxiques : les musulmans buvant de l'alcool et les pauvres russes consommant du haschich et de l'opium⁷².

L'officier Nil S. Lykoshin (1860-1922), après avoir lui même vécu plusieurs années dans la vieille ville asiatique de Tachkent, apprit la langue locale (il traduisit de nombreux poèmes et livres en russe) et condamnait toute manifestation d'échange interculturel entre les basses classes. Il critiquait les Russes qui utilisaient les tribunaux musulmans pour régler leurs différends avec la population locale. Leur nature « confiante et insouciant » se trouvait prise au piège face à des musulmans « fourbes et méfiants »⁷³. Sa tirade suggérait que les Russes obtenaient réparation auprès des tribunaux musulmans, mais la perte de la fierté russe leur était bien plus dommageable. Les Russes moyens intégraient difficilement certaines spécificités culturelles centrasiatiques sans mettre en danger leur propre identité. Les intellectuels observaient les conséquences de ce manque d'adaptabilité en milieu interculturel.

L'inquiétude atteignit son comble à propos de la prostitution et du métissage. Les administrateurs tsaristes exprimèrent leurs craintes à l'égard des relations sexuelles entre hommes centrasiatiques et femmes russes. Le phénomène n'inquiétait pas tant à cause du brassage ethnique que du rabaissement de la femme russe, symbole en ces terres et colonies lointaines de la famille, de la patrie, du pays et de la nation. Comme Anne McClintock l'a expliqué, les femmes constituaient des marqueurs de frontière symbolisant l'inviolabilité de l'Europe⁷⁴. Un article de 1870 paru dans le quotidien pétersbourgeois *Birzhevye vedomosti* [Bulletins de la bourse] faisait des femmes et du sexe les principaux points de comparaison entre les Russes de Tachkent et les conquérants de l'empire romain, loué pour son talent de dominateur et de civilisateur sur l'étendue de ses territoires⁷⁵ :

« Nos soldats de Tachkent [...], à la différence des Romains, ont décidé de ne pas appliquer les mêmes mesures de rapt de femmes. Ils se sont conduits avec retenue et méritent pour cela une récompense. D'après les dernières nouvelles, l'arrivée de

⁷² *TV*, 1888, n° 8.

⁷³ Lykoshin, 1916, p. 323.

⁷⁴ McClintock, 1995, p. 354.

⁷⁵ Sur le rôle de la Rome impériale comme modèle et faire-valoir des empires européens tardifs voir Vance, 2000.

femmes [russes] dans la région a déjà commencé et bientôt nos héros Tachkentois auront leurs femmes sans avoir à voler et piller, prenant la route d'un XIX^e siècle pacifique et digne d'une société civilisée»⁷⁶.

Dans le même état d'esprit, l'administrateur tsariste G. P. Fedorov précisait, au sujet de l'arrivée à Tachkent de femmes russes, essentiellement les épouses d'officiers, à la fin des années 1860 :

«De nombreuses dames arrivent de Saint-Petersbourg. Elles sont charmantes, cultivées et influencent naturellement la vie sociale vers le meilleur»⁷⁷.

Les beuveries se firent plus rares et moins sauvages. Des cercles artistiques furent créés. Pourtant, les épouses d'officiers se plaignaient du fait que leur rôle dans la société des Tachkentois privilégiés se bornât bien souvent à attendre que leur mari revienne d'une expédition militaire. Les femmes russes se retrouvaient ainsi cloîtrées, occasionnellement présentées comme les symboles de la Russie ou de l'Europe, sans pouvoir assumer leur rôle d'acteur à part entière dans une société étrangère et dangereuse.

Dans les années 1880, l'image des femmes russes devint davantage liée à la prostitution. Celle-ci combinait des problèmes de race, de classe et de sexe, d'une façon qui sapait toute représentation d'une nation stable et progressiste. L'une des découvertes les plus embarrassantes pour la commission municipale qui, en 1883, enquêta sur la situation dans les faubourgs de Tachkent, fut le nombre extraordinaire de bordels. La prostitution était devenue la seule forme de survie possible pour les femmes musulmanes chassées de leurs familles. Or la présence de clients centrasiatiques préoccupait davantage les autorités tsaristes. Beaucoup, nota la commission avec horreur, consommaient énormément d'alcool et fréquentaient des prostituées russes « lors de beuveries et d'orgies chroniques »⁷⁸. Les administrateurs et commentateurs tsaristes créèrent dans *Turkestanskije vedomosti* plusieurs stéréotypes pour prendre leurs distances avec cette frange de la communauté dont l'attitude les dérangeait. Mauvais, cupides, sales, les commerçants centrasiatiques ouvraient des établissements immoraux et dégénérés pour les basses classes russes incultes afin de les noyer dans l'alcool et la dépravation. Et cette attitude avait, par la suite, attiré la population centrasiatique la plus naïve et la plus défavorisée. Ils succombaient à la tentation de femmes russes pauvres et ignorantes,

⁷⁶ *Birzhevyje vedomosti*, 1870, n° 120.

⁷⁷ Fedorov, 1913, p. 38.

⁷⁸ *Ibidem*. Sur la prostitution dans la société centrasiatique, voir Kamp, 1998, pp. 41-45.

inconscientes de leur rôle de gardiennes de la nation. Cette image ternit beaucoup la capacité des Russes de Tachkent à se présenter comme des civilisateurs auprès des leurs comme auprès des populations centrasiatiques.

La prostitution suscita un effort durable d'intervention dans les faubourgs de la Tachkent russe. Néanmoins, tout en déplorant les rues sales, poussiéreuses et tortueuses situées à la lisière de la ville modèle de Kaufman et qui ressemblaient à la ville asiatique, les autorités tsaristes ignorèrent la situation critique dans laquelle croupissaient les basses classes russes. Les projets d'infrastructures et de logements concernaient exclusivement le centre-ville. Plus tard, en 1881, on intima l'ordre au successeur de Kaufman, M. G. Chernjaev, de diminuer les dépenses d'État, ce qui réduisit encore plus toute perspective de développement urbain et social des faubourgs. Un soldat rapporta la honte de voir des femmes russes obligées de voler ou de négocier avec des commerçants centrasiatiques, les seuls à approvisionner ces quartiers. Un tel phénomène aurait dû susciter «une réelle inquiétude morale [...], cela offense notre fierté nationale»⁷⁹. Les officiels ignorèrent les appels à la solidarité nationale et, en 1888, le commandant de la ville de Tachkent, V. P. Smirnov, déclara que le problème des bordels, déjà bannis du centre-ville russe, devait être immédiatement résolu dans les faubourgs. Il suggéra leur expulsion forcée vers un quartier lointain et peu peuplé au nord-est de la ville. Une commission municipale composée d'autorités locales et régionales des plus importantes recommanda le transfert de toutes les prostituées à un seul et unique endroit, composé d'une vingtaine de maisons encerclées par un mur haut de quatre étages⁸⁰. La police contrôlerait ainsi l'entrée et la sortie des prostituées et de leurs clients, maintenant ainsi cette pratique que la morale réprouve loin des regards indiscrets. Or, les plans de la commission s'effondrèrent quand les autorités de district refusèrent d'assumer le coût d'une telle opération.

Obsédés par les relations entre les femmes russes et les hommes centrasiatiques, les officiels russes dissimulèrent systématiquement les résultats des unions interethniques⁸¹. Les archives, les statistiques officielles et la presse locale restent étonnamment silencieuses sur ces relations, les mariages mixtes et les enfants qui en étaient issus. On ne trouve dans les mémoires de certains colons que quelques allusions à des unions «temporaires» de soldats russes avec

⁷⁹ *TV*, 1889, n° 3.

⁸⁰ CGA RUZ, f. I-17, op. 1, d. 1132, l. 42.

⁸¹ Sur les inquiétudes du commandant de Tachkent quant aux relations entre femmes russes et hommes musulmans, voir CGA RUZ, f. I-17, op. 1, d. 1132, l. 6.

des femmes centrasiatiques⁸². Un article de 1913 décrit un musulman battu à mort par un Russe dont la femme « lui avait rendu visite »⁸³. Aucune preuve solide n'est venue alimenter la discussion sur les mariages mixtes ou les brassages ethniques. Le danger que faisait peser ces unions sur l'idée de la supériorité coloniale peut expliquer cette dissimulation. La conversion totale de nouveaux arrivants à la culture musulmane, assimilés aux natifs, alimentait aussi les peurs parmi les Russes de Tachkent. Quelques rares écrits mentionnent ces Russes vêtus de l'habit musulman, dénigrés comme des ivrognes ou des fous. Varvara Dukhovskaja, l'épouse d'un des gouverneurs généraux de la province, remarqua qu'une femme russe qui avait fait la demande de se convertir à l'islam avait été rapidement placée dans une institution psychiatrique récemment créée⁸⁴. Les identités hybrides menaçaient l'image déjà ternie de la supériorité du colon russe.

Le nouveau tsar fit également obstacle aux efforts des administrateurs et intellectuels russes visant à présenter leur ville comme modèle pour un futur national moderne et européen. L'assassinat d'Alexandre II en 1881 représenta un tournant en politique intérieure. Alexandre III abandonna les grandes réformes, déjà moribondes, et épousa les principes conservateurs de l'ordre absolu tsariste. Sa vision de la nation russe idéale s'enracinait dans le passé médiéval mythifié d'avant Pierre le Grand, tandis que les efforts des élites pour atteindre le niveau de modernité des sociétés européennes semblaient sombrer dans le chaos⁸⁵. Le tsar initia un programme de « russification » qui visait à éliminer ou du moins à circonscrire de façon stricte les langues et cultures des minorités, notamment dans la partie occidentale de l'empire où florissaient les mouvements nationalistes. La fermeture d'écoles et de journaux s'accéléra, entre autres dans les régions ukrainiennes et baltes, et s'accompagna d'une campagne de russification de l'enseignement pour renforcer la loyauté au tsar et à l'empire.

Des politiques semblables s'exercèrent aussi à Tachkent. Les administrateurs locaux se confrontèrent aux Polonais catholiques quand, en 1888, ces derniers découvrirent que les prêtres russes orthodoxes ne voulaient plus assurer le service funéraire pour les catholiques. Les fonctionnaires de la région opposèrent leur veto à la demande polonaise d'une chapelle catholique,

⁸² Fedorov, 1913, n° 10, p. 35 ; Dobrosmyslov, 1912, p. 81.

⁸³ *Turkestanskij Kur'er*, 14 mai 1913.

⁸⁴ Dukhovskaja, 1913, p. 30.

⁸⁵ Rogger, 1993, p. 15. Voir aussi Bartlett and Edmondson, 1998, p. 168.

argumentant que cela affaiblirait davantage la supériorité russe⁸⁶. L'année suivante, le gouverneur militaire, Nikolaj I. Grodekov (1842-1904), expulsa des centaines de Juifs arrivés de Russie européenne. Le Sénat russe rejeta les pétitions des victimes, invoquant que les Juifs ne bénéficiaient pas d'un droit inaliénable à vivre au Turkestan⁸⁷. En 1898, le général-gouverneur, Sergej M. Dukhovskoj (1838-1901), refusa l'entrée à Tachkent de centaines de migrants allemands venus de Russie européenne, craignant que leur établissement dans la capitale provinciale ne provoque une immigration allemande massive des quatre coins de l'empire et ne menace la supériorité russe au Turkestan⁸⁸.

Ces efforts de russification divisèrent la communauté « européenne » de Tachkent. Or ces tactiques répressives et maladroites échouèrent à confirmer le statut de la Russie comme une nation de modernisateurs universels. La politique russe d'Alexandre III, combinée aux contre-réformes, contribua à la diabolisation des Russes dans la presse européenne, qui ne voyait plus la Russie sur la voie du progrès et de la civilisation⁸⁹. La politique et l'image du tsar freinèrent encore les élans modernistes des intellectuels russes de Tachkent.

N. N. Kas'jamov, un jeune diplômé de l'université de Kazan, condamna ce virage politique s'écartant du progrès dans un discours à Tachkent en 1891, lors du 135^e anniversaire de la fondation de l'Université de Moscou. Kas'jamov y posait « une question sulfureuse à toute l'intelligentsia du Turkestan »⁹⁰. Il rappelait sa frustration de voir que le centre continuait de considérer Tachkent comme une ville où dominaient les « Messieurs les Tachkentois », selon l'expression de Saltykov-Shchedrin. Kas'jamov avait reçu durant ces années à Tachkent de nombreuses lettres d'amis lui demandant si les rumeurs de désordre, d'anarchie, de corruption et de cupidité étaient vraies. Pour lui, tout ceci était « honteux ! injuste ! ». Le désordre venait du centre et non de la périphérie. La corruption à Tachkent n'était que le résultat d'une politique centrale, où la métropole se débarrassait le plus loin possible de ses « cinglés ». De plus, le Turkestan, comme d'autres zones frontières sensibles de l'empire, ne bénéficiait pas d'organes d'autogestion importants [*zemstvo*] mis en place au moment

⁸⁶ Rozenbakh, 1916, p. 207.

⁸⁷ Conformément à la loi, les Juifs ne pouvaient vivre qu'à l'extérieur des « pieux des villages » en Russie occidentale, *a fortiori* quand il s'agissait d'artisans. Grodekov expulsa ceux qui avaient changé de profession depuis leur arrivée en ville : CGA RUz, f. I-1, op. 4, d. 50, l. 3.

⁸⁸ CGA RUz, f. I-1, op. 17, d. 96a, ll. 30, 67.

⁸⁹ Galai, 1973, p. 1.

⁹⁰ *TV*, 1891, n° 5.

des grandes réformes. Kas'jamov expliquait que, malgré tout, les Russes de Tachkent devaient poursuivre leur projet de modernisation de la société. Leur mode de vie et leur morale reflétaient bien ces nouveaux « Turkestanais russes », choisis pour être les « civilisateurs » de l'Asie centrale⁹¹. Cette expression de Kas'jamov trahissait son désir de se mettre à la tête de la Russie, mais aussi de différencier les intellectuels russes de Tachkent de l'image des « Tachkentois » de Saltykov-Shchedrin et de cesser de les considérer comme un frein au progrès. Kas'jamov incita ses camarades d'université à réaffirmer par écrit aux autorités centrales les qualités et avantages qu'offrait le Turkestan. La Tachkent russe avait alors besoin de montrer qu'elle ne manquait pas d'énergie face à une nation stagnante.

Après lui, S. V. Sukhachev monta à la tribune et rappela à l'auditoire sa « grande responsabilité [...] pour développer une vie culturelle pacifique ». Le régime conservateur du tsar Alexandre III n'avait pas anéanti tout force de progrès. Les Russes de Tachkent étaient au cœur d'« un événement d'importance capitale dans l'histoire » : l'expansion de l'État russe jusqu'à ses « limites naturelles » au Sud⁹². Ils avaient besoin de son succès pour prouver la puissance de leur nation. Les critiques de la métropole devaient être mises en sourdine. Cela favorisait l'émergence d'une identité locale positive mais, en même temps, brouillait la tâche vitale de la communauté russe de Tachkent comme vecteur de la « civilisation » de la périphérie vers le centre.

Kas'jamov et Sukhachev espéraient raviver l'énergie des intellectuels russes de Tachkent. Leurs propos n'étaient pas empreints de l'optimisme sans réserve de leurs prédécesseurs qui, eux-mêmes, avec le temps, avaient cédé au pessimisme quant à l'avenir de la nation et de la « civilisation » dans la ville coloniale. Pourtant, ils s'efforcèrent encore de trouver la voie du progrès vers une nation moderne, alors même que des milliers de paysans de Russie centrale, menacés par la famine, fuyaient vers le Turkestan. En 1892, les vagues de migrations et une épidémie de choléra exacerbèrent les divisions entre le pouvoir central et la périphérie, autant qu'entre colons privilégiés et colons pauvres, et qu'entre colonisateurs et colonisés, mettant à nouveau au défi les administrateurs et intellectuels russes de Tachkent⁹³.

Dans la Tachkent impériale, la conception de la Russie et l'identité russe étaient fragiles et mouvantes. Les définitions changeantes de la nation se

⁹¹ *Ibidem.*

⁹² *Ibidem.*

⁹³ Voir Sahadeo, 2007, ch. 4.

révélèrent incapables de combler le fossé entre Russie et Europe ni même d'offrir à la Russie une place à part entre l'Asie et l'Europe. Les diverses perceptions de la position marginale de la Russie en terme de culture, de société et de géographie constituaient une constante source d'insécurité pour la périphérie aussi bien que pour le centre de l'empire. En outre, plus les intellectuels russes s'approchaient d'une définition européenne de la « civilisation », plus le sens et le potentiel de cette notion semblaient se dérober. Le capitalisme, avec ses classes laborieuses et urbaines, semblait menacer l'esprit tout entier et la stabilité de la nation. Les administrateurs russes de Tachkent souffraient du désintérêt croissant du centre, perçu alors comme une source de critiques acerbes et de politiques rétrogrades, au lieu d'encourager et soutenir financièrement le développement de la province. En même temps qu'il empruntait à Saltykov-Shchedrin son étiquette des « Messieurs les Tachkentois » comme un badge honorifique faisant des Russes de Tachkent les gardiens du progrès, Kas'jamov lançait à l'adresse de Saint-Pétersbourg – cette « fenêtre de Pierre le Grand sur l'Occident » d'où était parti le programme des grandes réformes – des critiques reflétant l'existence de difficultés qui n'avaient pas été prévues dans les premiers temps de l'expansion en Asie centrale.

Le rapport à l'Autre compliquait plus qu'il ne facilitait la formation d'un « nous » européenisé et civilisé au sein de la communauté intellectuelle de Tachkent. La condamnation des avancées des Centrasiatiques en Asie centrale, y compris dans des domaines considérés comme modernes, dévoilait en fait les limites de la mission civilisatrice.

Au lieu d'intégrer « leurs » pauvres à la communauté coloniale, les Russes bien placés les utilisèrent comme repoussoir pour montrer à quel point eux-mêmes étaient civilisés. Certains traits de caractère nationaux, censés être partagés par les pauvres, condamnaient les Russes à l'arriération au lieu de les élever vers un avenir moderne. Les femmes qui avaient transgressé la morale étaient mises au ban de la société « civilisée ». Les interactions inévitables entre toutes ces composantes, vitales pour le bon fonctionnement de la société coloniale, engendraient tensions et désillusions plutôt qu'espoir et promesses. Kaufman, Maev, Terent'ev et leurs collègues se révélèrent incapables de réaliser les idéaux d'une nouvelle société moderne, préférant assurer les privilèges de quelques-uns. Même Saint-Pétersbourg, source vitale pour la colonie, n'inspira bientôt que mépris de la part des Russes de Tachkent car elle avait cessé de soutenir financièrement la province et les réformes.



Colons russes à Chimkent, années 1910.

On poursuit pourtant les efforts pour l'établissement de limites de toutes natures. L'empire garda finalement une certaine puissance. Dans le contexte complexe du monde impérial et de la société locale, les hauts fonctionnaires et intellectuels russes de Tachkent aspiraient avant toute chose à perpétuer et légitimer leur statut de colonisateurs privilégiés. L'empire, comme vecteur d'inégalité entre colonisateurs et colonisés, mais aussi entre colons privilégiés ou non, se révéla être un outil inefficace dans la construction d'une nouvelle communauté universelle fondée sur l'accès au savoir, au droit et aux autres avantages réservés jusque-là aux élites masculines européennes. Dominant une civilisation et une nation très larges, le pouvoir éprouva nombre de difficultés dans la gestion d'une société aussi complexe, ballottée par ses contradictions internes et assaillie par les bouleversements extérieurs.

Traduit de l'anglais par Vanessa Balci

Abréviations

- CGA RUZ Central'nyj gosudarstvennyj arkhiv respubliki Uzbekistan / O'zbek Respublikasi Markaziy Davlat Arxivi [Archives centrales d'État de la République d'Ouzbékistan]
- TV *Turkestarskie vedomosti* [Bulletins turkestarsais]

Archives

- CGA RUZ fond I-1, Kanceljarija turkestarskogo general-gubernatora [Chancellerie du général-gouverneur du Turkestars].
- fond I-17, Syr-Dar'inskoe oblastnoe upravlenie [Administration de la région du Syr Darya].
- fond I-36, Upravlenie nachal'nika goroda Tashkenta [Administration de la Mairie de Tachkent].

Bibliographie

- ALATAS Syed Hussein, 1977 : *The Myth of the Lazy Native : A Study of the Malays, Filipinos, and Javanese from the Sixteenth Century*, London : P. Cass.
- BARTLETT Rosamund and Linda EDMONDSON, 1998 : « Collapse and Creation : Issues of Identity and the Russian Fin de Siecle », in Catriona KELLY and David SHEPHERD (eds.), *Constructing Russian Culture in the Age of Revolution, 1881-1940*, Oxford : Oxford University Press, pp. 165-216.
- BASSIN Mark, 1991 : « Russia between Europe and Asia : The Ideological Construction of Geographical Space », *Slavic Review*, vol. 50, n° 1, pp. 1-17.
- BECKER Seymour, 1991 : « Russia Between East and West : the Intelligentsia, Russian National Identity and the Asian Borderlands », *Central Asian Survey*, vol. 10, n° 4, pp. 47-64.
- BROWER Daniel, 2003 : *Turkestars and the Fate of the Russian Empire*, London : RoutledgeCurzon.
- BUEL J. W. (ed.), 1904 : *Louisiana and the Fair : An Exposition of the World, Its People, and Its Achievements*, St. Louis : World's Progress Publishing Company.
- BURJAKOV Ju.F., 1971 : *Po ulicam Tashkenta* [Par les rues de Tachkent], Tachkent : Izdatel'stvo « Uzbekistan. »
- BURTON Antoinette, 1997 : « Who Needs the Nation ? Interrogating 'British' History », *Journal of Historical Sociology*, vol. 10, n° 3, pp. 229.
- BUSHMIN A. S., 1959 : *Satira Saltykova-Shchedrina* [Satire de Saltykov-Shchedrin], Moscow : Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR.
- CHABROV G. N., 1960 : « Russkie arkhitektory dorevoljucionnogo Turkestarsa (1865-1916gg.) [Architectes russes du Turkestars préévolutionnaire (1865-1916)] »,

Arkhitekturnoe nasledie Uzbekistana [Patrimoine architectural de l'Ouzbékistan], Tachkent: Izdatel'stvo Akademii Nauk UzSSR.

COHN Bernard S., 1996: *Colonialism and Its Forms of Knowledge: the British in India*, Princeton: Princeton University Press.

CRACRAFT James (ed.), 1994: *Major Problems in the History of Imperial Russia*, Lexington: DC Heath.

DOBROSMYSLOV A. I., 1912: *Tashkent v proshlom i nastojashchem: istoricheskij ocherk* [Tachkent dans le passé et le présent: essai historique], Tachkent: A. I. Porcev.

DUKHOVSKAJA Varvara, 1913: *Turkestanskije vospominanija* [Mémoires du Turkestan], St. Petersburg: R. Golike, A. Vil'borg.

ENGELSTEIN Laura, 2001: «Holy Russia in Modern Times: An Essay on Orthodoxy and Cultural Change», *Past and Present*, n° 173, pp. 129-156.

FANON Frantz, 1952: *Peau Noire, Masques Blancs*, Paris: Éditions du Seuil.

FEDOROV G. P., 1913: «Moja sluzhba v Turkestanskom Krae (1870-1906 gody) [Mon service dans le territoire du Turkestan]», *Istoricheskij Vestnik* [Le Messenger historique], n° 10, pp. 35-55.

GALAI Shmuel, 1973: *The Liberation Movement in Russia, 1900-1905*, Cambridge: Cambridge University Press.

GEYER Dietrich, 1987: *Russian Imperialism: The Interaction of Domestic and Foreign Policy, 1860-1914*, Leamington Spa: Berg, trans. Bruce Little.

GORSHENINA Svetlana and Claude RAPIN, 2004: «Kak istorik i arkholog prevratilis' v burzhuaznykh propagandistov. Otvét na recenziju G.A. Koshelenko [Comment une historienne et un archéologue se sont mués en propagandistes bourgeois. Réponse à un compte rendu de G.A. Koshelenko]», *Kul'turnye cennosti – Cultural Values: 2002-2003*, Bibliotheca Turkmennica, St. Petersburg: European House, pp. 191-204.

HALL Stuart, 1989: «Ethnicity: Identity and Difference», *Radical America*, vol. 23, n° 4, pp. 9-20.

JORDAN David P., 2004: «Hausmann and Hausmannisation: The Legacy for Paris», *French Historical Studies*, vol. 27, n° 1, pp. 87-113.

KAMP Marianne, 1998: *Unveiling Uzbek Women: Liberation, Representation, and Discourse*, Ph. D. Diss., University of Chicago.

KARAZIN N. N., 1872: «Iz Turkestanskoj boevoj zhizni [De la vie militaire au Turkestan]», *Vsemirnaja illjustracija* [Illustration universelle], 1872, n° 59.

_____, 1885: *Zhivopisnaja Rossija* [Images de la Russie], t. 10: *Russkaja Srednjaja Azija* [Asie centrale russe], St. Petersburg.

KENNEDY Dane, 1996: *The Magic Mountains: Hill Stations and the British Raj*, Berkeley: University of California Press.

KAUFMAN K. P. fon, 1885: *Proekt vsepoddannejšhago otcheta po grazhdanskomu upravleniju i ustrojstvu v oblastjakh Turkestanskogo general-gubernatorstva, 7 nojabrja 1867-25 marta 1881g.* [Projet de rapport sur l'administration civile et le développement

dans les districts du gouvernorat-général du Turkestan, du 7 novembre 1867 au 25 mars 1881], Saint-Pétersbourg.

LINCOLN Bruce W., 1982 : *In the Vanguard of Reform: Russia's Enlightened Bureaucrats, 1825-1861*, Dekalb : Northern Illinois University Press.

LUNIN B. V., 1974 : *Istorija obshchestvennykh nauk v Uzbekistane* [Histoire des sciences sociales en Ouzbékistan], Tachkent : FAN.

LYKOSHIN N. S., 1916 : *Polzhizni v Turkeстане : ocherki byta tuzemnogo naselenija* [La moitié d'une vie au Turkestan : essais sur la vie quotidienne de la population indigène], Petrograd.

MACKENZIE David, 1969 : « Expansion in Central Asia : St. Petersburg vs. the Turkestan Generals, 1863-6 », *Canadian Slavic Studies*, vol. 3, n° 2, pp. 286-311.

_____, 1987 : *The Lion of Tashkent : The Career of General M.G. Cherniaev*, Athens : University of Georgia Press.

MAKASHIN S. A., 1984 : *Saltykov-Shchedrin : seredina puti, 1860-e-1870-e gody : Biografija* [Saltykov-Shchedrin : à mi-trajet, années 1860-1870], Moscou : Khudozhestvennaja literatura.

MAEV N. A., 1872 : « Nashe polozenie v Srednej Azii [Notre situation en Asie centrale] », *Vestnik Evropy* [Le Messenger de l'Europe], n° 3, pp. 436-451.

_____, 1884 : « Tashkentskaja bezplatnaja stolovaja i nocheznyj prijut [Une cantine gratuite de Tachkent et un asile-dortoir] », *Turkestanskije vedomosti*, n° 49.

_____, 1894 : « Russkij Tashkent [Tachkent russe] », *Niva (Literaturnoe Prilozhenie)*, pp. 126-162.

MCLEAN Fitzroy, 1958 : *A Person from England and other Travelers to Turkestan*, London : Jonathan Cape.

MCCLINTOCK Anne, 1995 : *Imperial Leather: Race, Gender, and Sexuality in Colonial Contest*, London : Routledge.

NIL'SEN V. A et A. ZIJAEV, 1981 : « Pervye proekty planirovok Tashkenta [Premiers projets de planification de Tachkent] », *Stroitel'stvo i arkhitektura Uzbekistana* [Construction et architecture de l'Ouzbékistan], n° 2, pp. 33-38.

OSTROUMOV N. P. 1899 : *Konstantin Petrovich fon Kaufman. Ustroitel' Turkestanskogo kraja. Lichnye vospominanija N. Ostroumova (1877-1881)* [Konstantin Petrovich von Kaufman. Fondateur du territoire du Turkestan. Mémoires personnels de N. Ostroumov (1877-1881)], Tachkent : G. Kaminskij.

OWEN Thomas, 1995 : *Russian Corporate Capitalism from Peter the Great to Perestroika*, New York : Oxford University Press.

PUTILOV P. V., 1888 : « Zametki vracha P. V. Putilova o zhizni russkikh i sartov v Turkestanskom krae [Notes du Docteur P. V. Putilov sur la vie des Russes et des Sartes au Turkestan] », *Turkestanskije vedomosti*, n° 8.

RIASANOVSKY Nicholas V, 1985 : *The Image of Peter the Great in Russian History and Thought*, New York : Oxford University Press.

RIEBER Alfred J. (ed.), 1966 : *The Politics of Autocracy. Letters of Alexander II to Prince A. I. Bariatinskii 1857-1864*, Paris : Mouton & Co.

ROGGER Hans, 1993 : *Russia in the Age of Modernisation and Revolution*, London : Longman.

ROZENBAKH N. A. fon, 1916 : «Zapiski N. A. fon Rozenbakha [Notes de N. A. von Rozenbakh]», *Russkaja Starina* [Antiquité russe], n° 5, pp. 172-241.

ROZHKOVA M. K., 1963 : *Ekonomicheskie svyazi Rossii so Srednej Aziej (40-60 gody XIX veka)* [Rapports économiques entre la Russie et l'Asie centrale (années 1840-1860)], Moscou : Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR.

SAHADEO Jeff, 2004 : «In Search of the Russian Nation : Notes from the Periphery», *Canadian Review of Studies in Nationalism*, vol. 31, n° 1-2, pp. 113-126.

_____, 2007 : *Russian Colonial Society in Tashkent, 1865-1923*, Bloomington : Indiana University Press.

SALTYKOV-SHCHEDRIN M. E., 1869 : « Chto takoe 'Tashkency' ? [Qui sont les 'Tachkentois'?] », *Otechestvennye zapiski* [Notes de la Patrie], n° 5, pp. 187-207.

SCHIMMELPENNICK VAN DER OYE David, 2001 : *Towards the Rising Sun : Russian Ideologies of Empire and the Path to War with Japan*, Dekalb, IL : Northern Illinois University Press.

SCHUYLER Eugene, 1877 : *Turkistan. Notes of a Journey in Russian Turkistan, Khokand, Bukhara, and Kuldja*, New York : Scribner, Armstrong & Co, 2 vols.

STOLER Ann Laura, 1997 : «Sexual Affronts and Racial Frontiers : European Identities and the Cultural Politics of Exclusion in Colonial Southeast Asia », in Ann L. STOLER and Frederick COOPER (eds.), *Tensions of Empire : Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley : University of California Press, pp. 198-237.

TERENT'EV M.A., 1875 : «Turkestan i Turkestancy [Turkestan et Turkestanais] », *Vestnik Evropy* [Le Messager de l'Europe], vol. 5, n° 10, pp. 500-529.

VANCE Norman, 2000 : «Imperial Rome and Britain's Language of Empire, 1600-1837 », *History of European Ideas*, vol. 26, n° 3-4, pp. 211-224.

VESELOVSKIJ N. I., 1887 : *Vasilij Vasil'evich Grigor'ev po ego pis'mam i trudam* [Vasilij Vasil'evich Grigor'ev d'après ses lettres et œuvres], Saint-Pétersbourg.

WALICKI Andrzej, 1979 : *A History of Russian Thought : From the Enlightenment to Marxism*, Stanford : Stanford University Press.

ZELNIK Reginald, 1971 : *Labor and Society in Tsarist Russia : The Factory Workers of St. Petersburg, 1855-1870*, Stanford : Stanford University Press.